

Le Sahara au XIX^e siècle

Stephen Baier¹

Une histoire du Sahara doit rendre compte d'événements qui se situent à deux niveaux. Il y a d'abord le phénomène de flux et reflux caractéristique de la vie des nomades sahariens et des habitants des oasis: migrations saisonnières alternatives avec les troupeaux, formation et dissolution d'alliances, ascension et chute des chefs, coups de main et représailles, épopées de vaillants guerriers et de nobles dames, vie et occupations de marchands, de saints et de savants. Au-dessus de ces événements et faits locaux, se déploie le tableau beaucoup plus vaste de l'évolution historique. Au XIX^e siècle, le Sahara, malgré son éloignement, est entré de plus en plus en contact avec l'économie mondiale. À la fin du siècle, la pénétration économique européenne avait eu des incidences sur la vie de beaucoup de gens, et, bien que loin d'être terminée, la conquête européenne du désert avait provoqué des changements fondamentaux dans la nature des relations établies entre le Sahara et le monde extérieur.

La rareté des données historiques à l'un et l'autre niveaux crée des difficultés, et invite à se livrer à d'indispensables recherches dans les archives ottomanes, françaises, italiennes, égyptiennes et marocaines, ainsi que dans les collections privées. Au XIX^e siècle, l'intérêt que les Européens portaient au désert s'accrut du fait que les puissances européennes voyaient, dans celui-ci, une voie commerciale vers le Soudan; et nous pouvons nous faire une idée des processus historiques à l'aide de données provenant de

1. L'auteur tient à remercier Charles Stewart, qui a bien voulu lire la première version de ce chapitre, à laquelle il a apporté un certain nombre de suggestions utiles.

différentes sources européennes. Tous les rapports écrits, aussi bien dans les langues européennes qu'en turc ou en arabe, doivent être complétés par des récits oraux, qui n'ont été recueillis que d'une manière fragmentaire. Si d'importantes recherches ont été réalisées, par exemple, en ce qui concerne les Touareg du centre du Sahara, on ne dispose, pour d'autres groupes, que d'une documentation historique des plus réduites. Dans certaines sociétés sahariennes, le manque de données généalogiques en profondeur et l'absence d'écrits historiques arabes locaux posent à l'historien des problèmes qui ne seront peut-être jamais résolus.

Le présent chapitre examinera l'histoire du Sahara au XIX^e siècle, en s'intéressant particulièrement aux nomades chameliers, habitants du désert qui vivaient de leurs troupeaux. Jadis, posséder des chameaux conférait aux propriétaires une redoutable puissance militaire: il leur était possible de lancer des raids éclairs contre les habitants des oasis et les agriculteurs sédentaires, puis de s'enfuir dans le désert en toute impunité. Cet avantage militaire leur permettait de se livrer à des rapt de sédentaires comme ils le faisaient souvent aux confins méridionaux du désert, c'est-à-dire au Sahel, ou d'imposer leur domination aux agriculteurs sédentaires des oasis ou du Sahel en exigeant d'eux un tribut en échange de leur protection. Bien que capables d'asservir des hommes, de détruire des palmeraies ou des récoltes sur pied, de piller des réserves de céréales et de désorganiser le commerce, les nomades cherchaient, le plus souvent, non pas à anéantir les agriculteurs, mais à contrôler leur production et à se l'approprier. Ce sont donc les nomades qui se trouvent tout naturellement au centre d'une grande partie de l'histoire économique et sociale du Sahara, et qui ont joué aussi un rôle essentiel dans l'évolution politique, militaire et religieuse du désert.

Société et environnement

Le nomadisme pastoral est, de toute évidence, une adaptation totale et parfaite à l'environnement aride du désert. Mais le tableau d'une simplicité trompeuse qu'évoque le mot «désert», défini par la faiblesse des précipitations, cache en réalité une riche variété de climats et de reliefs qui a façonné les sociétés du Sahara.

Au risque de simplifier, on peut dire que le désert est soumis à deux régimes pluviaux, sa partie méridionale recevant des précipitations en été, et sa partie septentrionale en hiver, avec un certain chevauchement des deux régimes le long de la côte atlantique. Les chutes de pluie sont peu abondantes et très inégalement réparties dans le temps et dans l'espace, de sorte que, dans les parties les plus arides du désert, certains endroits peuvent ne pas recevoir d'eau pendant dix ans ou davantage. Le désert est le plus sec dans ses parties centrales et notamment vers l'est, en Égypte et en Libye orientale actuelles. Trois «couloirs» de pluviosité supérieure à la moyenne traversent, du nord au sud, les parties centrales sèches du désert: le premier joint le Sénégal au Maroc, à quelque distance de la côte atlantique plus sèche; le

deuxième relie la boucle du Niger à l'Algérie; et le troisième suit les terres hautes en bordure de la mer Rouge. La population est évidemment concentrée dans les parties du désert relativement bien arrosées, et les caravaniers ont, en règle générale, évité les régions les plus arides d'Égypte et de Libye. Les précipitations augmentent avec l'altitude jusqu'à une certaine hauteur, et la configuration des terres sahariennes présente autant de diversité que le climat. Après les pluies, des cours d'eau qui étaient à sec, les *wādī*, peuvent couler à nouveau sur des centaines de kilomètres, et sur de grandes distances juste sous la surface du sable. Dans certains cas, l'agriculture irriguée est rendue possible par la proximité de la nappe phréatique. Dans les zones de dunes dénommées ergs, le sable retient lui-même de grandes quantités d'humidité; les dunes absorbent presque toute l'eau de pluie et en livrent très peu aux nappes aquifères en sous-sol. En outre, le sable laisse échapper son humidité dans l'atmosphère très lentement, seul un côté des amoncellements étant exposé au vent².

Les pasteurs et leurs animaux ne peuvent vivre dans le désert qu'en allant de place en place pour exploiter les pâturages épars et éphémères. Mais, aux limites du désert, l'homme peut s'adapter de diverses façons à l'environnement, en comptant plus ou moins largement sur l'agriculture et en composant judicieusement ses troupeaux. Au Sahel, les pasteurs nomades vivaient en relations symbiotiques avec les agriculteurs sédentaires, et certains nomades chameliers répartissaient le travail de leur famille entre la culture et la garde des troupeaux. D'autres faisaient passer les besoins des animaux avant le rendement des cultures; après avoir semencé le sol, ils partaient avec leurs troupeaux à la recherche de pâturages, puis revenaient pour récolter les maigres produits de leurs champs. Dans les parties centrales, sèches, du désert, les pasteurs nomades élevaient diverses sortes d'animaux; mais ils faisaient fond avant tout sur le chameau à cause de son adaptation à la sécheresse. Pour élever les chameaux dans de bonnes conditions, il fallait leur offrir divers types de pâturages, aussi étaient-ils périodiquement conduits des ergs aux terrains rocheux (regs). Cette nécessité, ainsi que la recherche de pâturages, déterminait l'ampleur des mouvements des nomades chameliers³. Ceux dont le territoire comprenait des terrains rocheux et sablonneux contigus, comme les Chaamba, s'en allaient moins loin que ceux qui, tels les Regibat, ne disposaient pas des deux types de sols; cela malgré les similitudes d'une autre nature qui pouvaient exister entre leurs territoires respectifs.

L'environnement aride a encouragé, chez la plupart des populations nomades, l'évolution de systèmes politiques décentralisés semblables, qui concilient la nécessité de se disperser pour rechercher des pâturages et celle d'agir en commun face à une menace extérieure. Ces sociétés, qui ont été décrites dans les ouvrages et publications anthropologiques comme des systèmes de lignage segmentaires, placent chaque personne dans une série de groupes généalogiques de plus en plus larges, empiétant les uns sur

2. J. Dubief, 1973, p. 125-130.

3. A. Caucelle, 1968, p. 108-109.

les autres et s'étendant d'autant plus que l'ancêtre choisi comme point de référence est plus lointain⁴. La généalogie peut être appliquée à la division d'une société en un nombre x de segments maximaux dont chacun est, à son tour, divisé en un nombre y de segments et un nombre z de clans, en descendant pour atteindre, par échelons intermédiaires, la famille élargie. Les sociétés organisées par lignage peuvent résoudre les conflits internes sans recours à l'autorité centrale si le pouvoir de segments à un niveau approprié de la structure généalogique est en jeu, et l'histoire de ces sociétés donne souvent des exemples du fonctionnement de ce mécanisme. Mais l'histoire montre aussi que des segments peuvent s'unir pour faire face à une menace extérieure, et que des nécessités militaires peuvent même donner lieu à ce qui ressemble à une autorité centrale. Les populations sédentaires ou semi-sédentaires ont souvent assimilé des personnes étrangères à leur lignée qui avaient émigré sur leur territoire; et la résidence sur le même territoire peut, dans ces sociétés, remplacer la parenté comme principe d'association. Les sociétés organisées par lignage peuvent avoir elles-mêmes des chefs ou des conseils à divers niveaux de la structure segmentaire ou répartis dans toute celle-ci; des hommes riches peuvent attirer des partisans qui ne sont pas de leurs parents; ou des alliances peuvent contredire ou contrebalancer partiellement la notion de parenté comme facteur d'allégeance.

Un autre trait commun aux populations sahariennes était la structure hiérarchisée, conséquence de la faculté des guerriers de concentrer des richesses de manière à renforcer leur domination. Il était courant que des familles de guerriers aristocratiques tiennent sous leur autorité des groupes de personnes libres, mais politiquement subordonnées, descendantes de nomades assujettis. Les personnes de condition moindre, esclaves ou descendantes d'esclaves, travaillaient comme domestiques, pasteurs, artisans, commerçants ou agriculteurs.

Évolution des relations avec le monde extérieur

Les nomades du désert vivaient dans un monde qui leur était propre, mais ils n'étaient pas imperméables aux influences extérieures. En premier lieu, ils étaient si spécialisés dans l'élevage que, pour obtenir du grain ou ce qui leur était généralement nécessaire, ils devaient compter non seulement sur le pillage et l'imposition de tributs, mais encore sur des échanges commerciaux pacifiques avec des collectivités sédentaires. En second lieu, l'avantage militaire que leur procurait leur mobilité ne s'étendait guère au-delà de la lisière du désert. Les régions plus fertiles nourrissaient des populations plus nombreuses; et ces zones, plus densément peuplées, pouvaient rassembler assez de défenseurs pour compenser l'avantage dont les nomades, en moindre nombre, bénéficiaient dans leur propre royaume.

4. D. M. Hart, 1967, 1970; E. Gellner, 1972, 1969, p.35-69; E. E. Evans-Pritchard, 1949, p.29-61.

Au début du XIX^e siècle, le type d'interaction entre les nomades et les États sédentaires était très différent aux extrémités nord et sud du désert. En Afrique de l'Ouest et centrale, un problème essentiel pour les chefs sédentaires était de tenir les nomades à distance respectueuse; ce qui, en Afrique du Nord, était, dans une certaine mesure, facilité par la présence de barrières naturelles telles que l'Atlas et d'autres chaînes de montagnes. Au sud du désert, la meilleure stratégie consistait à faire participer les nomades à l'économie des zones fertiles en les intéressant au commerce, en bordure du désert, au développement urbain et à l'agriculture; et en employant des contingents de nomades dans les armées qui combattaient d'autres États sédentaires. Il était également prudent, suivant l'exemple chinois, d'utiliser un groupe de nomades comme mercenaires pour tenir l'adversaire à distance. Les mêmes principes étaient valables au nord du désert; mais, au XIX^e siècle, les régences ottomanes et les sultans du Maroc étaient très habiles à maintenir l'équilibre des forces parmi les nomades, et à éviter les affrontements directs⁵. Une différence importante était leur richesse par rapport aux États du sud du Sahara, qui facilitait l'exercice de l'autorité par l'intermédiaire de groupes favorisés, et permettait aux gouvernants d'Afrique du Nord d'entretenir des forces peu nombreuses, mais bien armées, capables d'intervenir dans les affaires des nomades quand il y avait lieu. En outre, les gouvernements maghrébins jouissaient d'un grand prestige comme chefs, ou représentants, à la fois spirituels et temporels d'États musulmans; situation qui permettait à des sultans, ou gouverneurs habiles ou vénérés, d'utiliser la diplomatie pour tirer le maximum d'avantages de leurs petits contingents armés.

L'avance des Ottomans en Cyrénaïque et en Tripolitaine, et celle des Français en Algérie marquèrent un tournant dans les relations entre les sociétés sahariennes et les étrangers. La pénétration française et ottomane en direction du sud, dans le désert, eut lieu au même rythme au début, et était dictée par des considérations stratégiques analogues: le désir de contrôler et de taxer le commerce transsaharien, et d'empêcher d'autres puissances d'annexer les régions situées en arrière de celles où Français et Ottomans avaient pris pied, près de la Méditerranée. Malgré la simultanéité de leur avance, les deux puissances avaient un style fort différent⁶. Ayant moins de moyens à leur disposition que les Français, les gouverneurs ottomans se montraient beaucoup plus avisés dans leurs relations avec les nomades de l'arrière-pays de leurs domaines en Tripolitaine et en Cyrénaïque. Grâce à leur connaissance des structures politiques locales, ils pouvaient exploiter le caractère changeant des querelles, des guerres entre groupes et alliances. Ils s'inspiraient d'une longue expérience du gouvernement de sociétés segmentaires, et de l'entretien de relations diplomatiques avec les sociétés qu'ils ne pouvaient gouverner; et ils se

5. E. Gellner, 1978.

6. A. Martel, 1965, vol. 1, p. 101-132. Sur le rôle des Britanniques dans l'arrêt de la progression française vers Ghadâmes, voir: A. A. Boehen, 1964, p. 132-212.

voyaient aussi accorder la légitimité et le statut de représentants du centre politique du monde musulman.

En 1835, les Ottomans prirent directement le pouvoir en Tripolitaine et en Cyrénaïque en en dépossédant la dynastie des *Kāramānī* semi-autonome : ils tentaient ainsi d'empêcher l'avancée de l'influence française qui s'exerçait à partir de l'Égypte. Une série d'incidents dans les tentatives élaborées par les Ottomans pour étendre leur autorité sur le désert, en Tripolitaine et en Cyrénaïque, illustre le caractère de leur gouvernement. En théorie, un *kaymakam* résidait à Djalo et avait pour mission de surveiller la collecte des impôts frappant les palmeraies de Djalo et d'Awḍjīla, et de maintenir l'ordre dans le désert environnant. Mais, en 1869, le *kaymakam* passait déjà le plus clair de son temps à Benghazi, si bien que le collecteur d'impôts, qui se rendait dans l'oasis une fois par an, était le seul représentant ottoman officiel dans l'intérieur. En échange de l'impôt qu'ils versaient, les habitants de l'oasis d'Awḍjīla demandèrent à être protégés des nomades zuwaya, qui entravaient le courant commercial transsaharien, et cherchaient à étendre leur autorité sur l'oasis. J. P. Mason a rapporté une tradition orale relatant la visite faite par un officiel ottoman à Awḍjīla, afin de conclure la paix avec les Zuwaya, que les Ottomans avaient apparemment combattus. En 1856, le *kaymakam* de Benghazi gouvernait par l'intermédiaire du *shaykh* des Barā'asa, groupe de Bédouins qu'il soutenait avec cinquante soldats armés⁷. L'influence du gouvernement ottoman ne s'étendit jamais très loin dans le désert cyrénaïque, et, dans les dernières décennies du siècle, la Sanūsiyya, une *ṭarīqa* [confrérie] *ṣūfī*, fondée dans les années 1840, était devenue le gouvernement effectif de l'intérieur⁸.

Bien que limitée, la capacité des Ottomans d'imposer la production de dattes ou de s'immiscer dans les affaires des nomades rencontra de la résistance. Le gouverneur ottoman 'Alī Askar, arrivé à Tripoli en 1838, eut une entrevue avec trois chefs de la résistance dans l'hinterland de Tripolitaine ; et ce qui est arrivé à l'un de ces chefs, 'Abd al-Djalīl, des Awlād Sulaymān, groupe nomade du Fezzān et de la Syrte, est instructif. Le pacha commença par négocier avec 'Abd al-Djalīl, le reconnaissant comme chef légitime de ses domaines en échange d'une promesse de ne pas désorganiser le commerce entre Tripoli et l'intérieur. Mais 'Abd al-Djalīl se révéla trop puissant pour les objectifs ottomans quand il prit des contacts commerciaux en Tunisie et en Égypte, montrant ainsi qu'il avait au moins la possibilité matérielle de menacer la prospérité de Tripoli. 'Alī Askar usa de contacts diplomatiques pour discréditer 'Abd al-Djalīl aux yeux de ses alliés, qui reconnurent la menace représentée par une concentration de pouvoirs. En trois occasions critiques où 'Abd al-Djalīl se heurta aux forces ottomanes sur le champ de bataille, en 1840 et 1841, ses anciens alliés, non contents de l'abandonner, retournèrent leurs armes contre lui. 'Abd al-Djalīl trouva la mort au cours du combat final ; et ses forces furent, pour ainsi dire, anéanties ; mais

7. Pour une histoire générale de la Tripolitaine, voir L.-C. Féraud, 1927. Pour l'histoire d'Awḍjīla, voir J. P. Mason, 1971, p. 200-206, et dans *Revue d'histoire maghrébine*, 1976, vol. 6, p. 180-188.

8. D. D. Cordell, 1977a ; E. E. Evans-Pritchard, 1949.

les Awlād Sulaymān défaits fuirent vers le sud, sur la route des caravanes du Fezzān au Borno. Auparavant, ‘Abd al-Djalīl avait conclu des alliances matrimoniales avec d’importantes familles du Borno, opération qui avait pour objectif de favoriser ses plans d’édification d’un empire commercial qui aurait comporté des contacts au royaume du Soudan. Mettant à profit ces alliances, les Awlād Sulaymān survivants occupèrent des positions à la frontière entre le Borno et les territoires des nomades, où ils aidèrent le souverain du Borno à empêcher les déprédations des Touareg. Mais, en 1850, les Awlād Sulaymān furent durement défaits par leurs ennemis nomades. Deux fois en une décennie, ils avaient été presque anéantis; ils survécurent pourtant et devinrent le fléau du commerce, et des nomades et agriculteurs avoisinants. Leur nombre s’accrut par l’assimilation d’esclaves enlevés au cours de razzias, et par un appel à leurs anciens alliés *soff* de la Syrte et du Fezzān⁹.

Les aventures des Awlād Sulaymān prouvent que, pour limitées qu’elles fussent, les ressources militaires du pacha ottoman de Tripoli pouvaient faire naître la discorde chez les nomades; et elles montrent que, dans la manipulation des politiques segmentaires et dans la réorientation des alliances *soff*, les Ottomans témoignaient de beaucoup d’adresse. Les Français, d’autre part, ne possédaient pas cet avantage, et s’en remettaient presque exclusivement à la force des armes. Le premier obstacle à l’expansion française en Algérie fut l’État formé par ‘Abd al-Ḳādir; mais, après avoir vaincu celui-ci en 1847, les Français portèrent leur attention sur le désert, et, dans les années 1850, alors que le général Randon était gouverneur de l’Algérie, ils s’appliquèrent à rétablir les relations commerciales entre l’Algérie et le Soudan occidental. Pour assurer la sécurité du commerce qu’ils espéraient développer, ils établirent des avant-postes à Géryville et Laghwāt (Laghouat) en 1852, à Ouargla en 1853, et à Touggourt (Tuggurt) en 1854. Dans l’Ouest, l’expansion militaire au sud de Géryville fut arrêtée par la révolte des Awlād Sīdī Shaykh, qui se prolongea par intermittence pendant près de vingt ans; et elle subit d’autres revers temporaires du fait de la guerre franco-prussienne de 1870, et d’un important soulèvement dans les montagnes de Kabylie en 1871. Un intérêt renouvelé pour le commerce transsaharien et des plans inconsidérés de création d’un chemin de fer transsaharien stimulèrent une pénétration plus avant dans le désert, au cours des années 1870. La partie méridionale du désert algérien resta hors de la domination française; et l’avance au sud de Ouargla fut stoppée quand les Touareg du Hoggar massacrèrent la seconde expédition Flatters en 1881, démontrant par là que l’occupation du pays des Touareg pouvait se révéler particulièrement coûteuse. Après 1890, les Français entreprirent, avec l’approbation des Britanniques, une conquête

9. Pour un exposé général sur la résistance dans l’hinterland de Tripolitaine, voir A. Martel, 1965, p. 103-106; pour une histoire détaillée des Awlād Sulaymān, sur laquelle s’appuie l’exposé précité, voir D. D. Cordell, 1972, p. 11-45. Dans ce cas, *soff* se rapporte à un pacte conclu entre les Awlād Sulaymān et un autre groupe de Bédouins; mais les alliances *soff*, comme les alliances *leff* au Maroc, peuvent aussi unir des groupes à l’intérieur d’une *ḵabīla* et, dans certains cas, remplacer en partie les rapports de descendance ou s’y opposer.

du Sahara central dont la phase définitive commença par l'occupation d'In Ṣalāh, en 1899. La dernière résistance sérieuse fut étouffée, en 1902, avec la défaite des Touareg du Hoggar. Dans ces opérations finales, les Français eurent recours à un nouvel expédient, consistant à recruter en masse des nomades qu'ils incorporaient comme irréguliers, ce qui leur permettait de combiner la mobilité des nomades et leur connaissance du terrain avec la puissance de feu très supérieure de l'armée française. Dans la victoire qu'ils remportèrent sur les Touareg du Hoggar en 1902, les Français profitèrent de l'animosité existant de longue date entre Chaamba et Touareg. Dans la bataille ultime, un seul officier français commandait une force composée entièrement de Chaamba bien entraînés et fortement armés, montés sur leurs meilleurs méharis¹⁰.

À la différence des Français, le gouvernement central marocain, malgré une réforme économique introduite au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, n'avait pas les moyens de financer une armée capable d'aller occuper efficacement le territoire compris entre les montagnes de l'Atlas et les limites septentrionales du Sahara. Les Marocains étaient de même dans l'incapacité d'affronter l'armée française, qui exerçait une pression à la frontière avec l'Algérie et poursuivait parfois les groupes dissidents en territoire marocain. La bordure présaharienne du Maroc faisait partie du *Bilād al-Sibā*, ou pays de la dissidence : mais cette traduction ne doit pas faire perdre de vue les importants liens économiques, religieux et sociaux qui existaient depuis longtemps entre cette contrée et le Makẖzen, territoire où le sultan pouvait lever des impôts et exercer son autorité. Le Maroc bénéficiait de la protection tacite des Britanniques qui avaient la haute main sur le commerce marocain d'importation et d'exportation ; et les intérêts britanniques au Maroc aidèrent à retarder l'établissement de l'autorité française. Dans leurs efforts pour protéger leur territoire au-delà de l'Atlas, les sultans marocains prirent soin de souligner les liens politiques et diplomatiques existant avec le Sud-Est. Même s'ils n'étaient pas en mesure de prélever des impôts ou d'exercer leur pouvoir sur les groupes nomades au-delà de l'Atlas, les sultans du Maroc pouvaient intervenir dans les politiques locales en jetant leur poids du côté d'une faction ou d'une autre, en se posant en médiateurs dans des différends, ou en tirant parti de leur prestige de chefs religieux. L'influence religieuse du sultan du Maroc s'étendait jusqu'à la boucle du Niger ; le *shaykh* kunta Aḥmad al-Bekkaay, chef des Ḳādirīyya au Soudan, reconnu Mūlāy ʿAbd al-Raḥmān comme *imām* de tous les musulmans, et entretenit une correspondance diplomatique avec la Couronne marocaine¹¹.

L'occupation française du désert algérien était en réalité un phénomène entièrement nouveau. Son caractère permanent était sans commune mesure

10. A. Bernard, 1906, p.16-110; pour la région frontalière entre l'Algérie et le Maroc, voir R. E. Dunn, 1977, p. 137-175; pour la victoire sur les Touareg, voir J. Keenan, 1977, p. 72-85.

11. R. E. Dunn, 1972, p. 106-107 et p. 31-49, 137-175; E. Burke III, 1972, p. 176-178, et 1976, p. 1-40; J.-M. Abun-Nasr, 1975, p. 284-303; sur les Kunta, voir A. Zebadia, 1974, et A. A. Batran, 1974.

avec les expéditions occasionnelles du sultan du Maroc dans le désert, lesquelles avaient principalement pour objectif d'établir ou de renouer des relations avec des personnalités locales. Elle contrastait vivement aussi avec les rares visites des officiels ottomans aux oasis de Cyrénaïque, et avec la politique ottomane consistant à laisser les nomades régler leurs propres affaires, sauf quand il s'agissait de chercher à faire pencher la balance lors de querelles entre groupes. Pour la première fois, des nomades devaient lutter contre une armée d'occupation pourvue d'un armement moderne, et qui comptait, dans ses rangs, des guides locaux et des irréguliers connaissant le désert. L'armée française administrait les nomades par l'intermédiaire des « bureaux arabes », dont le personnel était composé d'officiers d'élite, certains parlant l'arabe. Ces officiers recueillaient des informations sur les chefs et les confréries islamiques, rendaient la justice et gouvernaient par l'intermédiaire de chefs désignés. S'il est vrai que l'on aurait tort de surestimer le degré de la domination réellement exercée par les Français dans le désert pendant les premières années, on doit néanmoins faire remarquer que l'occupation française du désert était beaucoup plus parfaite en son genre que ce que les États sédentaires, à la périphérie du Sahara, avaient jamais tenté de réaliser. Elle était aussi très coûteuse; surtout si l'on considère la faible capacité de production d'excédents de terres à la limite de l'infertilité, dans le désert comme sur sa bordure. Des historiens ont étudié l'appauvrissement de la population musulmane à la suite des pertes de terres et de bétail, ainsi que les révoltes causées par la politique française de cantonnement. Il serait toutefois intéressant d'évaluer ce que les populations du Sahara, par opposition aux Algériens en général, eurent à payer pour l'occupation du désert; mais cela devra attendre les résultats de nouvelles recherches¹².

S'il n'est pas possible de donner une description complète de la résistance aux Français dans le Sahara algérien, une histoire de cette résistance pourrait utilement s'inspirer du cadre élaboré par Ross Dunn, en ce qui concerne les réactions à l'occupation française à la bordure présaharienne du Maroc. Dans ce cadre conceptuel, l'auteur fait remarquer la nature incertaine des alliances dans les sociétés nomades, et le caractère tout à fait imprévisible de l'invasion française. Les Français se montraient capables de détruire les récoltes sur pied, les palmeraies, les installations d'irrigation et le bétail. En revanche, ils établirent les bases d'une paix permanente, dictée à leurs propres conditions, mais néanmoins propre à favoriser l'expansion du commerce. Par-dessus tout, indique Dunn, l'arrivée des Français créa un nouveau facteur d'incertitude dans la vie des nomades et des habitants des oasis: « En résumé, leur venue ajouta aux caprices extrêmes de la nature toute une série d'incertitudes économiques nouvelles. Par suite, toutes les tribus et tous les *qsar*, en fait tous les groupes, grands ou petits, partageant les mêmes intérêts et les mêmes ressources, étaient obligés de doser leur réaction face à l'armée française en considération des effets, pour le meilleur ou pour le pire, sur leur bien-être économique. La crise produisit non pas un répit, mais une intensification

12. C. R. Ageron, 1968, vol. 1, p.3-56, 239-265, 367-393, et vol. 2, p.737-858; A. Bernard et N. Lacroix, 1906, p.122-126.

de la lutte menée pour déjouer les rigueurs de l'environnement, les groupes coopérants, comme les individus, cherchant à protéger leurs ressources vitales tout en évitant de se soumettre inconditionnellement à l'armée en marche¹³. »

Dunn fait observer que l'idéologie de la parenté pouvait servir de base à l'unité militaire face à une menace extérieure éphémère; mais qu'elle était de peu d'utilité « dans des circonstances où la survie dépendait essentiellement de l'aptitude de groupes, ayant des ressources communes, à faire concorder leurs politiques avec leurs intérêts économiques en appliquant, en ordre dispersé, des tactiques contradictoires d'attaque, de compromis et de fuite »¹⁴. Bien que cette conclusion vise les Dawi Mani, elle peut fort bien s'appliquer à l'histoire de nombreuses autres sociétés sahariennes.

L'unité dans la résistance était évidemment possible en dépit des incertitudes de l'environnement et de la division inhérente à la société nomade; et la religion créait le contexte propre à la plupart des mouvements d'envergure. Dans le cours normal de la vie au désert, la *tariqa ṣūfī*, avec ses *zāwiya*, ou centres de savoir, qui attiraient les fidèles et les étudiants, jouait un rôle politique utile en rendant la justice et en agissant comme médiatrice dans les différends entre factions, segments de société, ou populations entières. Le besoin d'éducation et d'arbitrage des différends valait aux saints du soufisme et aux chefs des confréries le respect et des réputations de savants, de mystiques et de juristes. En temps de crise, il était naturel que les ordres religieux et leurs chefs respectés fussent poussés à jouer des rôles politiques et militaires. Avant la conquête française, la Darḳāwiyya canalisa l'opposition à la domination ottomane parmi les Kabyles et au sud d'Oran. De même, la résistance aux Français se cristallisa autour des chefs religieux et de leurs ordres, comme dans le cas du mouvement dirigé par 'Abd al-Ḳādir, de la révolte des Awlād Sīdī Shaykh, et de la résistance organisée par la Sanūsiyya en Libye, au Tchad et au Niger après 1900¹⁵.

Dans un autre cas, des circonstances économiques exceptionnelles résultant de la pénétration française dans le désert, au cours des années 1850 et 1860, facilitèrent la réalisation d'une action unifiée parmi les Touareg du Hoggar. Coupé des marchés du Nord, le Hoggar transforma la base de leur économie. Par suite d'une relative stabilité sous l'autorité de l'*amenukal* al-Hadīdj Aḥmad (1830-1877), il fut possible d'étendre la culture au Hoggar grâce au travail d'agriculteurs asservis. L'attaque de la mission Flatters, en 1881, eut lieu pendant la période d'intense sécheresse de 1880-1883. Plus tard, alors que les Français occupaient les oasis du Sahara central, les Touareg du Hoggar réagirent en utilisant des pâturages situés dans le nord-ouest de l'État du Niger actuel, et en pratiquant un commerce caravanier avec la

13. R. E. Dunn. 1977, p. 225.

14. *Ibid.*

15. C. R. Ageron, 1968, vol. 1, p. 62-66; J.-M. Abun-Nasr, 1975, p. 240-246; et B. G. Martin, 1976, p. 36-67.

bordure méridionale du désert. Avec des chargements de sel, de la *sebkha*, plaine salée d'Amador, de dattes et de petites quantités de cotonnades britanniques importées, ils se rendaient au Damergou, région située à la limite septentrionale de l'agriculture sédentaire, au nord de Zinder, sur la route du commerce Tripoli-Kano. L'unité de la confédération du Hoggar, qui facilitait ces adaptations économiques, était sans nul doute le produit d'un conflit avec des voisins. Dans les années 1870, les Touareg du Hoggar se dressaient en adversaires déterminés des Touareg Ajjer, à l'est et au nord, qui s'enrichissaient à cette époque grâce aux conditions florissantes du commerce Tripoli-Kano; et ils faisaient face à des groupes hostiles de Touareg dans d'autres directions, notamment les Oulliminden au sud-ouest et certains Touareg de l'Air au sud-est¹⁶.

Un exposé complet de la résistance soulignerait également la mobilité des nomades chameliers et leur aptitude à se déplacer avec leurs troupeaux d'un bout à l'autre du Sahara, aussi longtemps qu'ils étaient disposés à mener une vie pleine de dangers et d'incertitudes. Un exemple en est l'odyssée, se déroulant sur une période de cinquante ans, des Djeramna, qui se heurtèrent pour la première fois aux Français près de Géryville, en 1881, pendant la révolte des Awlād Sīdī Shaykh, et dont l'insurrection avait été déclenchée par le manque de terres, la nouvelle du massacre de l'expédition Flatters et le départ des troupes françaises allant prêter main forte à celles qui étaient engagées dans la campagne de Tunisie. Quand Bū 'Amāma, chef de l'insurrection, fut abandonné par ses partisans, les Djeramna partirent se joindre aux Touareg du Hoggar. En 1889, ils prirent part à une razzia conduite par des Chaamba contre la route Tripoli-Kano, au sud de Ghadāmes; un peu plus tard, ils prirent part à une incursion dans le Fezzān, et à une autre dans le Sud tunisien. Lorsque la résistance des Touareg s'effondra, ils se retirèrent dans les hautes terres de Tripolitaine bordant le sud de la Tunisie et de l'Algérie; et leurs razzias devinrent un des points de controverse dans la rivalité territoriale entre Français et Turcs. En 1925, ils retournèrent finalement à Géryville pour y faire leur soumission, près de cinquante ans après en être partis pour leur vie errante¹⁷.

Le commerce dans le désert et les nomades

La révolution industrielle accéléra les progrès de la technologie militaire européenne dans la seconde moitié du XIX^e siècle, si bien que les forces européennes, équipées des armes les plus modernes, eurent dès lors, en face d'elles, des adversaires pourvus d'un armement périmé. La révolution industrielle n'a pas seulement permis la conquête du désert, elle a également transformé la vie économique du Sahara à mesure que la fabrication de produits à bon marché rendait possible une nouvelle phase de pénétra-

16. J. Keenan, 1977, p.63-85, 139-140, et 1972; J. Dubief, 1947, p.15-16; G. Gardel, 1961, p.126, 144-156.

17. P. Boyer, 1971.

tion économique européenne. Le commerce avec l'Europe existait auparavant; mais le XIX^e siècle a été marqué par un accroissement massif de son volume, provoquant des effets variables selon la structure des économies régionales sahariennes. Ainsi, l'industrie marocaine des cotonnades, qui avait des débouchés au-delà de l'Atlas, a succombé après 1860 à la concurrence des cotonnades de Manchester; tandis que l'industrie lainière du sud de la Tunisie s'en tirait beaucoup mieux, et continuait d'alimenter de ses produits les réseaux commerciaux transsahariens¹⁸. En bordure du Sahara, divers groupes se mirent à exporter des produits primaires. Par exemple, au nord du bassin du Sénégal, des exportations accrues de gomme arabique procurèrent un surcroît de puissance et d'influence à une lignée *zāwīya*, dont les membres se spécialisaient en science islamique et dans l'arbitrage des différends, et organisaient des caravanes commerciales à destination des escales du fleuve Sénégal¹⁹. Dans la région située au nord du califat de Sokoto, l'accroissement, pendant les trente dernières années du siècle, des exportations de plumes d'autruche et de peaux de chèvre tannées obligea les dirigeants nomades à s'adapter pour tenir compte de la capacité des paysans et des agriculteurs asservis de gagner leur vie en collectant et vendant ces produits²⁰. La pénétration économique européenne eut aussi une influence sur les goûts des consommateurs; et c'est au cours du XIX^e siècle que se répandit notamment la coutume de boire du thé fortement sucré.

Un mécanisme important de resserrement des contacts avec l'économie mondiale consistait dans le commerce transsaharien, auquel avaient participé,



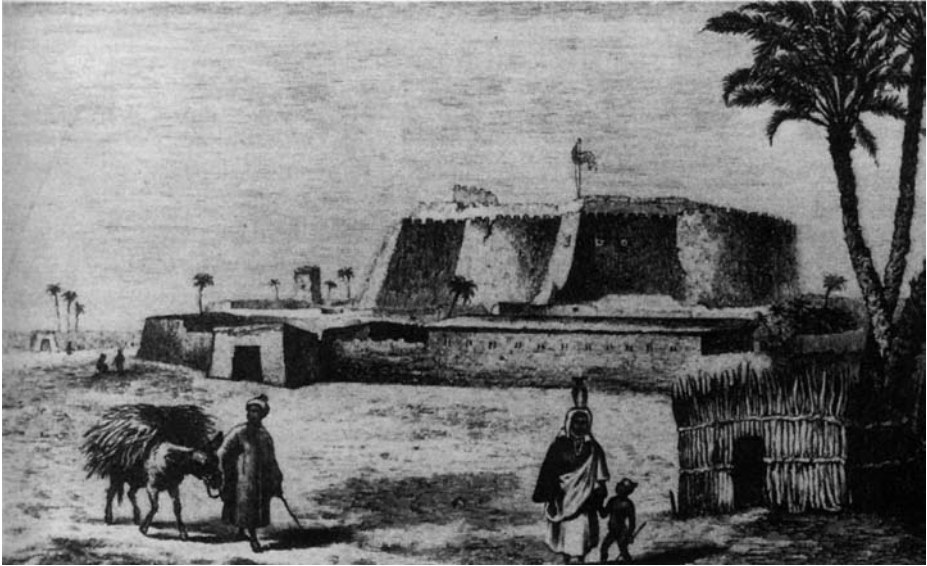
20.1. *Le commerce aux confins du désert: «Maures» faisant le commerce de la gomme à l'escale de Bakel, sur le fleuve Sénégal.*

[Source: Colonel Frey, *Côte occidentale d'Afrique*, 1890, Flammarion, Paris. Illustration reproduite avec l'autorisation du Conseil d'administration de la bibliothèque de l'Université de Cambridge.]

18. K. Brown, 1976, p. 9; A. Martel, 1965, vol. 1, p. 125.

19. C. C. Stewart et E. K. Stewart, 1973, p. 86-97, 119-120, 151-153.

20. S. Baier, 1977.



20.2. La kašba [citadelle] de Murzuk, dans le Fezzān, en 1869.

[Source: G. Nachtigal, *Sahara and Sudan* (trad. et dir. publ. A. G. B. et H. J. Fisher), vol. I, 1974, Hurst, Londres. © Hurst, Londres. Illustration reproduite avec l'autorisation du Conseil d'administration de la bibliothèque de l'Université de Cambridge.]

pendant des siècles, des marchands sahariens, des guides, des transporteurs et des fournisseurs de produits, tels que denrées alimentaires, peaux de chèvre pour la fabrication d'outres, et articles d'exportation, comme les plumes d'autruche destinées au marché européen. Les populations des oasis septentrionales, notamment celles du Tafilālet, du Mzab, de Ghadāmes, du Fezzān, d'Awǧjila et de Sīwa, jouaient un rôle décisif dans l'organisation et le financement du commerce. Peut-être parce que ces oasis occupaient une position stratégique et parce qu'elles étaient tributaires du commerce des dattes pour se procurer les céréales des zones de culture pluviale situées plus au nord, leurs habitants, au long passé de commerçants, s'étaient-ils tout naturellement engagés dans le commerce transsaharien au cours des siècles, à mesure que l'occasion s'en présentait. Des groupes de nomades, tels que les Touareg du Hoggar et Kel-Ewey, les Tubu (Toubou) et les Zuwaya du Sahara central (groupes de Bédouins à ne pas confondre avec les lignées religieuses *zāwiya* en Mauritanie), faisaient bien le commerce de petits nombres d'esclaves et de faibles quantités de produits divers pour leur propre compte; mais le volume de leurs échanges ne pouvait se comparer avec celui des marchands sédentaires des oasis du Nord, qui bénéficiaient de l'appui d'intermédiaires des ports méditerranéens, et finalement d'intermédiaires de pays d'Europe, en particulier quand les prix et conditions, sur les routes commerciales, étaient favorables. En conséquence, le rôle principal des nomades chameliers consistait à fournir les animaux pour le transport, les guides et les escortes militaires pour les caravanes; en outre,

ces nomades assuraient des services de livraison pour les marchandises dont les propriétaires ne pouvaient ou ne voulaient pas accompagner les caravanes²¹. La plupart des groupes de nomades du Sahara avaient des intérêts majeurs dans le commerce qui passait par leur territoire : les Regibat sur la route qui conduisait au Maroc occidental, les Aït Khabbash (segment des Aït Atta) sur la route du Tafilālet au Tūwāt, les Chaamba sur les routes au nord du Tūwāt, les Touareg sur la route Tripoli-Kano, les Tubu sur celle du Borno au Fezzān, les Mujabra et les Zuwaya pour le trafic entre Benghazi et le Wadaï, et les Khabbābīsh sur la *Darb al-Arbaʿīn* (la « route des quarante jours ») entre le Dārfūr et le Nil inférieur.

Une dynamique importante de l'histoire du désert au XIX^e siècle a été le flux et le reflux du commerce sur ces routes. D'abondantes recherches seront encore nécessaires avant que le détail, ou même seulement les grandes lignes, de ce processus puisse être définitivement établi ; mais on peut présumer que les changements subis par le commerce ont eu des incidences sur les thèmes de migrations et de guerres constamment présents dans l'histoire du désert. Le contrôle d'une route commerciale, avec le produit de taxes et de services qu'il procurait, était une énorme source de profits ; et ceux qui l'exerçaient devaient relever les défis de nomades rivaux. La concentration de richesses dans des lignées, des segments de société ou des groupes ethniques entiers bouleversait souvent le cours normal des affaires politiques locales, qui s'appuyaient sur une répartition sensiblement égale des pouvoirs entre segments à un niveau donné de la structure. Les groupes riches avaient des chances de maintenir leurs positions ; mais la facilité avec laquelle les grandes caravanes elles-mêmes tombaient aux mains de pillards en embuscade introduisait un élément d'instabilité. Finalement, le déclin d'une route commerciale qui avait été active exigeait une réadaptation. Le manque de documents historiques sur cette question ne permet pas de tirer de conclusions ; certains groupes, comme les Chaamba, ont réagi au déclin du commerce qu'ils pratiquaient en augmentant leur participation au commerce régional aux confins du désert, ou en opérant des *razzias* chez leurs voisins riches ; tandis que d'autres, comme les Khabbābīsh du Nil désertique, décidant de tourner la page après le déclin de la « route des quarante jours » et de se consacrer presque exclusivement à l'élevage, semblent s'être adaptés plus facilement²².

Ce qui est avant tout à retenir au sujet du déplacement des liaisons commerciales et de la variation du volume des échanges à travers le désert, c'est le fait que le mouvement commercial s'est éloigné des Français en Algérie, ruinant ainsi — ironie du sort — des objectifs économiques impérialistes. Dans les premiers temps de l'occupation française, le commerce marqua une reprise : après 1833, le trafic caravanier entre Fès et Tlemcen fut rétabli, et les produits britanniques importés par le port marocain de Tétouan pénétrè-

21. Sur le commerce transsaharien par Tripoli, voir M. El-Hachaichi, 1912, p.200-202; H. Méhier de Mathuisieulx, 1904; T. S. Jago, 1902; pour les accords entre marchands et lignées touareg au sujet du transport, des escortes et des livraisons, voir M. Brulard, 1958.

22. Y. Tégnyer, 1939, p.108 et suivantes; T. Asad, 1966.



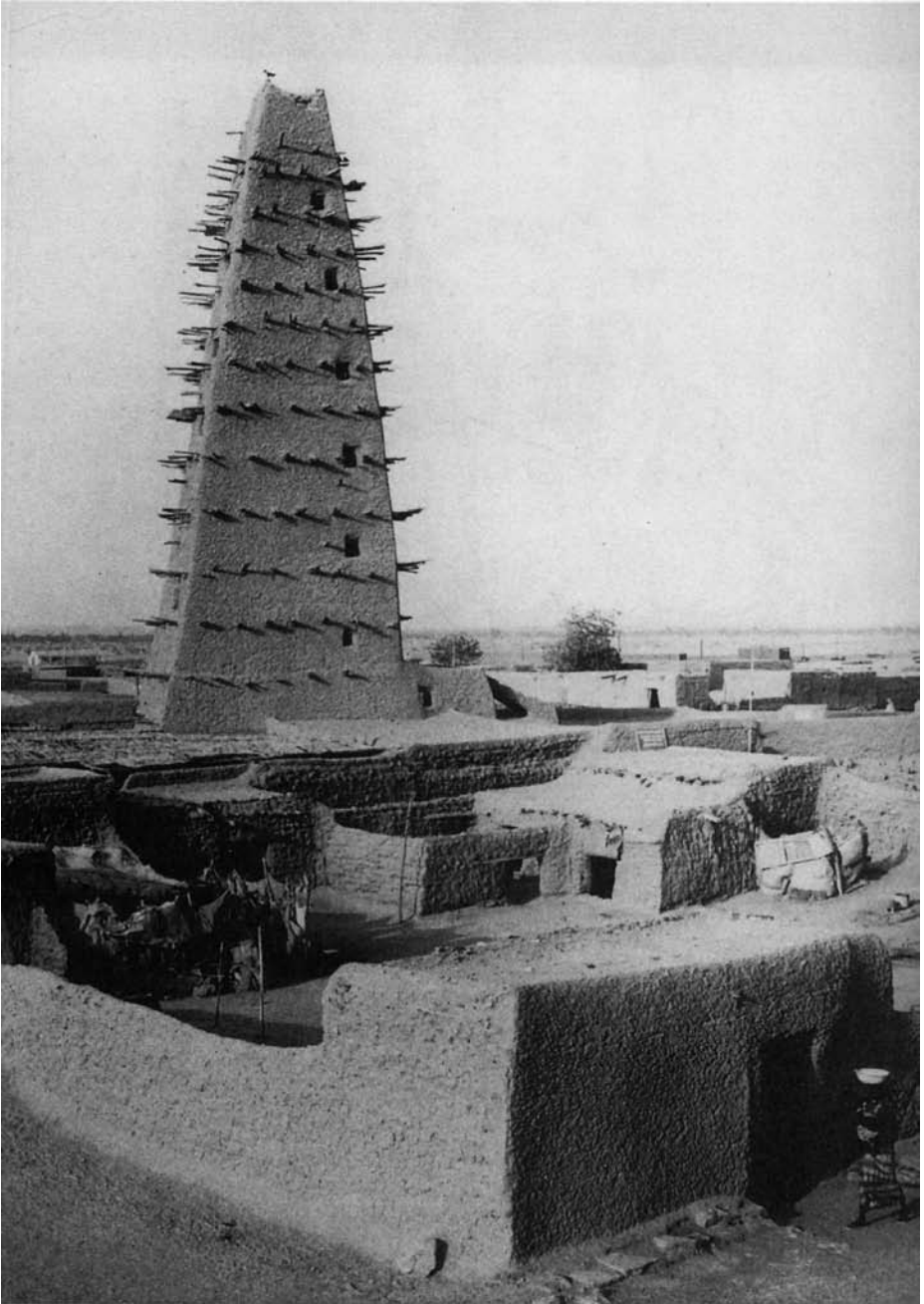
20.3. *La société oasienne : femmes au marché de Murzuk, 1869.*

[Source: G. Nachtigal, *Sahara and Sudan* (trad. et dir. publ. A. G. B. et H. J. Fisher), vol. I, 1974, Hurst, Londres. © Hurst, Londres. Illustration reproduite avec l'autorisation du Conseil d'administration de la bibliothèque de l'Université de Cambridge.]

rent dans l'ouest de l'Algérie. Le commerce entre Tétouan et les domaines d'Abd al-Kādir s'accrut après 1837, et plus particulièrement après 1839; alors que le besoin en armes nourrissait un commerce actif. Mais, après la chute de l'État d'Abd al-Kādir, les échanges commerciaux connurent un déclin imputable en partie aux droits d'importation prohibitifs prélevés sur les produits transsahariens en transit originaires du Soudan occidental, et aux restrictions à l'entrée en Algérie des marchandises provenant des territoires avoisinants. Les Français cherchèrent à remédier à ces deux situations dans les années 1850 et 1860; mais le commerce ne se rétablit pas pour autant²³. Un autre facteur fut l'effondrement de la demande algérienne en esclaves; mais, si ce phénomène est souvent cité pour expliquer les difficultés commerciales de l'Algérie, il mérite d'être réévalué à la lumière d'indications récentes selon lesquelles le commerce algérien des esclaves n'a jamais été important par comparaison avec d'autres zones d'importation d'esclaves en Afrique du Nord²⁴. Enfin, il convient de remarquer que le territoire algérien n'offrait pas

23. J.-L. Miège, 1961-1963, vol. 2, p. 158-163; vol. 3, p. 74-75.

24. R. A. Austen, 1979.



20.4. *Le minaret de la mosquée d'Agadès.*

[Source : J. Vansina, *Art history in Africa*, 1984, Longman, Londres,
© Werner Forman Archive, Londres.]

de grands avantages quant à la sécurité des caravanes, puisque, à n'importe quel moment, l'hostilité entre les Français et un groupe quelconque dans le Sahara algérien menaçait la sécurité du commerce.

La route à l'ouest de l'Algérie prospéra jusqu'à la fin des années 1870, lorsque commença son déclin définitif; et elle se déplaça vers l'ouest, au Maroc, avant la fin du XIX^e siècle. À mesure que déclinait l'importance de Figuig, située près de la frontière algérienne, celle d'Abū Am, à 240 km environ au sud-ouest, augmentait; et cette oasis devint le point d'entrée pour l'essentiel du commerce des esclaves à destination du Maroc. La plus grande partie du commerce normal se déplaça encore plus à l'ouest, vers le littoral atlantique, à la suite de la construction du port de Mogador. Sa position stratégique lui valut d'absorber une part de plus en plus grande du commerce transsaharien après les années 1840²⁵. Une halte sur la route de Mogador s'établit à Tindouf, à l'emplacement d'un très ancien *ksār*, quand une alliance s'appuyant essentiellement sur les Tadjakant vainquit les Regibat vers le milieu du siècle. Une alliance élargie défendit l'oasis de Tindouf jusqu'en 1884, lorsque les Regibat prirent leur revanche²⁶. Le déclin du commerce fut sans aucun doute un facteur dans cette lutte; le commerce en direction de Mogador atteignit son apogée en 1878, mais se mit ensuite à périlcliter et prit fin peu après que les Français se furent emparés de Tombouctou en 1894, et qu'une route en partie fluviale eut été ouverte entre Tombouctou et Saint-Louis, à l'embouchure du Sénégal²⁷.

Le commerce sur la route Tripoli-Kano se développa après le milieu du siècle, surtout quand les Ottomans eurent réussi à établir la paix au sud de Ghadāmes, après 1850. Les trente années qui suivirent représentent l'âge d'or du commerce sur cette route; et un accroissement soudain des exportations de plumes d'autruche dans les années 1870 poussa la valeur des échanges à ce qui doit avoir été son record absolu. Le commerce déclina temporairement pendant la crise des années 1880, mais se rétablit dans les années 1890, grâce à l'augmentation des exportations de peaux de chèvre tannées. Les Touareg Ajjer conduisaient des caravanes entre Ghadāmes et Iférouane, halte située dans le massif montagneux de l'Air; et les Touareg de la confédération Kel-Ewey assuraient la liaison entre Iférouane et Kano. Ces deux groupes devaient répondre aux défis de leurs voisins: au nord, les Ajjer repoussaient les attaques des Chaamba et des Touareg du Hoggar, tandis que, au sud, les Kel-Ewey devaient faire face aux menaces des Imezureg du Damergou, groupe de Touareg semi-sédentaires dont les forces disposaient d'une base fixe, et qui tiraient un revenu de la taxation du commerce des plumes d'autruche de leur région. Le commerce Tripoli-Kano dura plus longtemps que celui qui se faisait avec Mogador, parce que Kano était mieux protégé de la concurrence des routes maritimes; mais des taux de fret maritime peu élevés, combinés à l'insécurité croissante sur les secteurs

25. R. E. Dunn, 1977.

26. A. Pigeot, 1956; A. Laugel, 1959.

27. J.-L. Miège, 1961-1963, vol. 4, p. 380-385.

désertiques de la route, amenèrent son déclin brutal après 1900. Au Nigéria, les Britanniques cherchaient à dévier le commerce Tripoli-Kano vers le port de Lagos, tandis que, au Niger, les Français s'efforçaient de tenir ouverte la route du désert. Le coup final fut porté à l'ancienne route par l'arrivée du chemin de fer à Kano en 1911²⁸.

À la fin du siècle, la route de Benghazi au Wadaï était plus vitale que toute autre. Cet itinéraire direct entre la Cyrénaïque et le Ouadaï avait été découvert dans la première partie du siècle; et les sultans du Ouadaï, dont l'État était devenu de plus en plus puissant après le milieu du XVIII^e siècle, étaient très désireux de créer une route prospère qui éviterait le Borno à l'ouest, et le Dārfūr à l'est. À partir de 1860, le sort de la route commerciale fut intimement lié à celui de la Sanūsiyya, confrérie musulmane qui attira à elle les Bédouins de Cyrénaïque après 1843, et s'étendit plus tard vers le sud, le long de la route commerciale. Le succès de cet ordre religieux eut un fort impact sur le commerce, puisqu'une seule organisation couvrait toute la longueur de la route, offrant aux marchands une infrastructure légale, sociale et commerciale commune, et même un service postal. Les dignitaires de l'ordre s'efforçaient de favoriser le commerce en maintenant la paix sur le parcours et, pour ce faire, se posaient en médiateurs dans les différends entre lignées, segments de société ou groupes ethniques entiers, et plaidaient souvent avec succès pour la restitution de marchandises volées lors de raids contre des caravanes. Le commerce, pour sa part, était une source de profits pour les responsables de la Sanūsiyya, à qui il procurait des recettes provenant de taxes, de droits d'entreposage et de dons de marchands, tout en apportant un élément d'unité aux vastes domaines sanūsī²⁹.

Le commerce Benghazi-Ouadaï dura encore après le tournant du siècle, du fait de l'existence de la Sanūsiyya, et parce que la route desservait des régions plus lointaines que les destinations méridionales extrêmes du commerce Tripoli-Kano. La route située le plus à l'est, la *Darb al-Arbaʿīn*, tomba en déclin après le milieu du siècle, à la suite du développement du commerce entre Benghazi et le Wadaï, et de la formation du vaste empire de postes de commerce des Djallāba. Après 1885, l'État mahdiste du Soudan désorganisa la *Darb al-Arbaʿīn*, ainsi que les routes du Nil.

La traite transsaharienne des esclaves a également influencé de diverses façons la vie des populations nomades. Les sociétés sahariennes proches du Sahel ouest-africain faisaient des razzias chez les populations soudanaises pour en ramener des esclaves; et l'on a enregistré des razzias transsahariennes occasionnelles lancées aux mêmes fins, comme dans le cas des Awlād Sulaymān, avant leur migration vers le bassin du Tchad, et des Bani Muḥammad au début du XX^e siècle. Les nomades faisaient le commerce d'un nombre limité d'esclaves pour leur propre compte, tout comme ils négociaient de petites quantités de produits transsahariens; mais, dans l'ensemble, ils étaient transporteurs plutôt que trafiquants. Le transport des esclaves était

28. M. Johnson, 1976*a*; S. Baier, 1977, 1980; C. W. Newbury, 1966.

29. D. D. Cordell, 1977, p. 21-36.

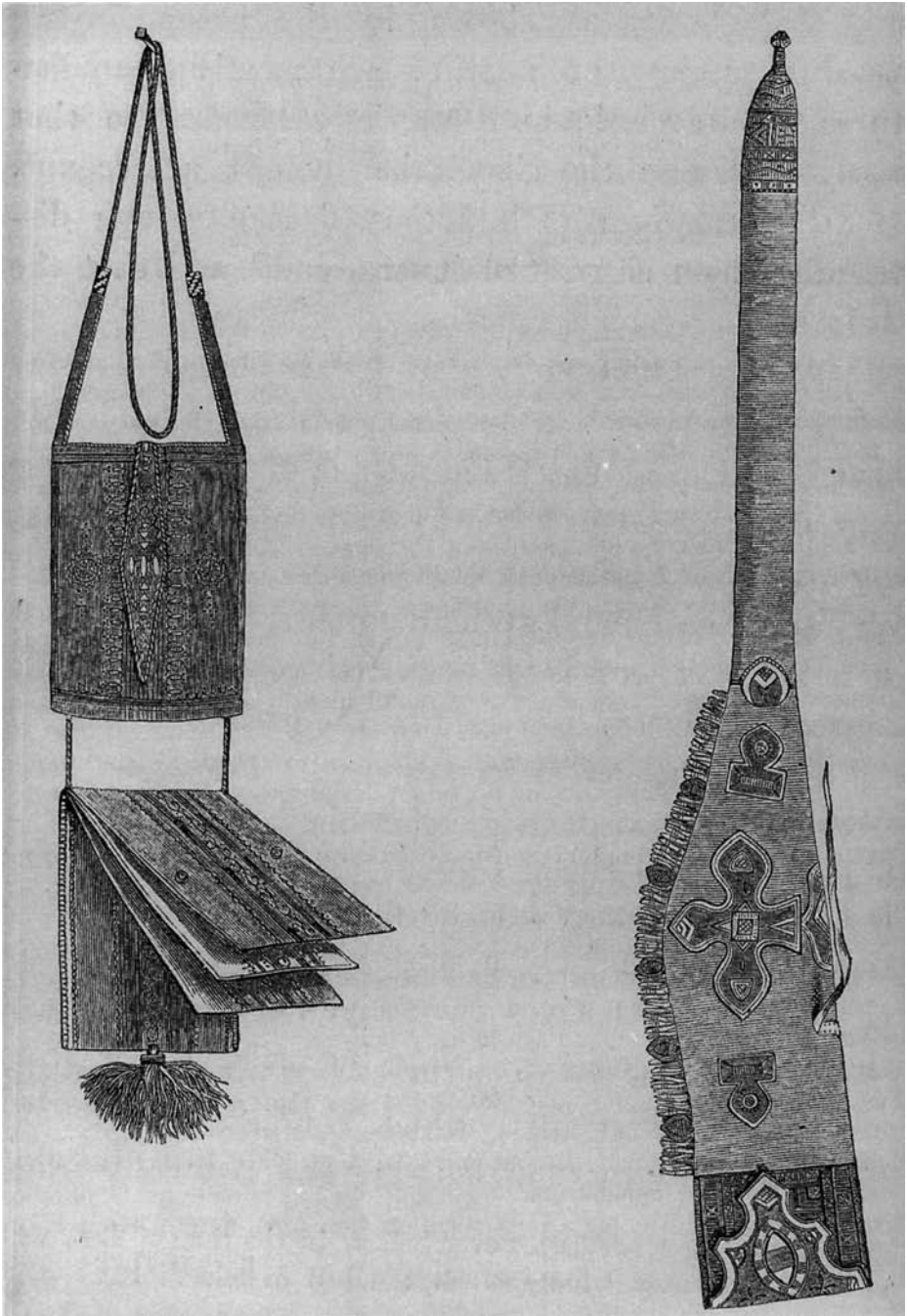
probablement, pour les nomades, d'un rapport moindre que d'autres formes de commerce; car, si les marchands ne payaient peut-être pas de frais de transport, ils n'échappaient pas au paiement des taxes.

Pour les sociétés sahariennes, l'effet le plus important de la traite des esclaves a sans doute été de leur procurer facilement une main-d'œuvre asservie qui s'est révélée précieuse pendant les périodes d'expansion, principalement en bordure du désert, où les esclaves pouvaient être employés non seulement à la garde des troupeaux, mais encore dans l'agriculture et l'artisanat. Un cas d'espèce est celui des Touareg Kel-Ewey, qui développèrent leur économie au cours du XIX^e siècle, époque marquée à la fois par des conditions climatiques favorables dans la région, la prospérité du commerce transsaharien et du commerce du sel, et un apport croissant de capitaux dans toute la région centrée sur la liaison Aïr-Kano. On dispose de peu d'informations sur l'évolution des systèmes de stratification sociale dans le désert, si ce n'est chez d'autres groupes de Touareg. On a mentionné le choix nouveau, comme activité essentielle, de l'agriculture reposant sur l'exploitation du travail servile dans le Hoggar; et l'on constate que, parmi les Kel-Gress et les Touareg de l'Imannen, la main-d'œuvre asservie fut dès lors employée à la perception de tributs sur les agriculteurs sédentaires plutôt qu'à la garde des troupeaux. Cette réorientation eut lieu quand des guerriers du désert arrivèrent dans les zones du Sahel où l'agriculture était possible, et exigèrent des cultivateurs locaux le versement de tributs, ou opérèrent des razzias pour se procurer des esclaves qui, au cours du temps, se fondirent dans la population sédentaire payant tribut³⁰. Le besoin d'une main-d'œuvre asservie supplémentaire apparaît dans un autre cas d'expansion économique résultant de l'impérialisme des Aït Atta, qui se déplaçaient continuellement aux confins présahariens du Maroc depuis le XVII^e siècle. Au XIX^e siècle, les Aït Khabbash, segment des Aït Atta, conduisirent l'avant-garde de cette expansion dans le désert, en étendant leur influence sur le commerce entre le Tafilalet et le Tūwāt, et en extorquant de l'argent à la population du Tūwāt, en échange de leur protection³¹.

On sait peu de chose en ce qui concerne le volume de la traite des esclaves à travers le désert saharien; mais Ralph Austen a réuni, sur le sujet, des estimations préliminaires qui, recueillies à des sources très diverses, réservent quelques surprises. Selon R. Austen, loin de décliner au XIX^e siècle, le commerce d'êtres humains était en réalité en augmentation; le nombre d'esclaves entrant dans les régions d'importation d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient était alors supérieur à celui de n'importe quel siècle précédent. Les chiffres indiqués par Austen montrent que, entre 1800 et 1880, environ 500 000 esclaves ont été introduits en Égypte, et 250 000 autres ont été emmenés au Maroc. Peu d'esclaves sont entrés en Algérie après la conquête française; mais l'Algérie ne fut jamais un marché aussi impor-

30. P. E. Lovejoy et S. Baier, 1975; S. Baier, P. E. Lovejoy, 1977. Sur la sédentarisation et le paiement des tributs, voir P. Bonte, 1976; et H. Guillaume, 1976.

31. R. E. Dunn, 1972.



20.5. Articles de maroquinerie touareg en vente à Tombouctou dans les années 1850.

[Source : H. Barth, *Travel and discoveries in northern and central Africa*, 1857, Longman, Londres. Illustration reproduite avec l'autorisation du Conseil d'administration de la bibliothèque de l'Université de Cambridge.]

tant que d'autres contrées³². En Libye, la route Benghazi-Ouadaï continua de fournir des esclaves à l'Égypte et à d'autres régions du Moyen-Orient, jusqu'aux dernières décennies du XIX^e siècle, cet itinéraire étant moins facilement surveillé par les abolitionnistes européens que la route de Tripoli à Kano. Plus loin à l'est, les transports d'esclaves se poursuivirent sur les routes du Nil jusque dans les premières années du XX^e siècle³³.

Le commerce des armes à feu à destination du désert et à travers le désert continua malgré les tentatives des puissances européennes pour y mettre fin. À Tripoli, et surtout à Benghazi, un commerce actif d'armes à feu était signalé au début des années 1880; et de nombreux fusils introduits en contrebande, en particulier des carabines à répétition Winchester à dix-huit coups, ont été importés pour être utilisés par les escortes de caravanes. Mais certaines de ces armes modernes ont dû tout aussi bien parvenir à d'autres groupes nomades, leur permettant de monter des razzias avec succès; car la puissance de feu augmentait encore les avantages tactiques de la surprise dont les groupes de pillards bénéficiaient déjà³⁴. L'introduction d'armes modernes à répétition dans le désert semble avoir eu lieu principalement le long de la route Benghazi-Ouadaï; mais d'autres régions ont été également approvisionnées. Joseph Smaldone a réuni des indications selon lesquelles un tournant dans la diffusion des armes à feu a été atteint chez les Touareg du Hoggar dans les années 1890. Au nord-ouest, sur le territoire marocain, les ventes de contrebande du fusil Remington à un coup, modèle 1860 à chargement par la culasse, étaient si importantes que, à la fin du siècle, ce fusil était devenu l'arme classique de nombreux groupes dans tout le pays, y compris des nomades des zones présahariennes. Bien que les renseignements sur ce sujet soient loin d'être complets, il est permis de penser que l'insécurité accrue sur la route Tripoli-Kano, après 1898, a été due à la multiplication des armes à feu dans les rangs des pillards³⁵.

La région qui environne l'extrémité méridionale de la route Tripoli-Kano fournit un exemple de l'influence économique, politique et religieuse de la population du désert sur le Soudan. Dans la savane, le XIX^e siècle a marqué l'aboutissement d'un processus où la centralisation des structures étatiques, l'islamisation et la croissance économique étaient étroitement liées. Bien que ne représentant qu'une phase finale de ce long processus, le *djihād* du début du XIX^e siècle donna lieu à la formation du califat de Sokoto, vaste État qui favorisa le développement économique en son centre, près de Kano, Katsina et Zaria (et autour de son centre secondaire dans la vallée Sokoto-Rima), et y implanta des populations enlevées comme esclaves au cours de razzias, au-

32. R. A. Austen, 1979.

33. J.-P. Mason, 1971, p. 267; pour la traite des esclaves d'Afrique équatoriale à destination de l'Égypte, voir D. D. Cordell, 1977*b*.

34. P. Bettoli, 1882, p. 267.

35. J.-P. Smaldone, 1971, p. 161-162, et 1977, p. 100-101; H. J. Fisher et V. Rowland, 1971, p. 233-234 et 240.

delà de ses frontières. Au cœur de la région, de riches terres arables se prêtant aux cultures marchandes étaient travaillées par des paysans ou par des esclaves, et ce surplus de production encourageait le développement de centres urbains et des activités artisanales³⁶. Kano et les villes avoisinantes créèrent une industrie textile artisanale qui fournit du tissu à une vaste région du Soudan central et au pays des Touareg au nord. Le développement économique dans le désert, en particulier dans le couloir entre Zinder et le massif de l'Air, qui était sous la domination des Touareg Kel-Ewey, faisait pendant au développement de la savane. Les Touareg échangeaient des dattes et du sel en provenance de Bilma et de Fachi, des animaux et des produits animaux contre du grain et des articles manufacturés du Soudan. Les Kel-Ewey et leurs alliés entretenaient dans la savane un réseau commercial complexe qui comprenait des centres urbains d'artisans et de commerçants spécialisés, la plupart d'origine servile, et des propriétés rurales sur lesquelles travaillaient des esclaves ou leurs descendants. Ces terres, situées sur toute l'étendue du Sahel et de la savane, fournissaient une partie des céréales nécessaires aux nomades du désert, servaient de lieux de repos pour les Touareg en déplacement pendant la saison sèche, et fonctionnaient comme refuges dans les périodes de sécheresse³⁷.

Bien que ce soient avant tout les échanges économiques pacifiques qui ont conditionné l'entretien de relations entre les Touareg et leurs voisins sédentaires, du moins dans le couloir entre Kano et l'Air, la force économique des nobles Touareg résidait dans leur possession de chameaux et d'armes à feu, et dans leur mobilité. Les Touareg pouvaient être de puissants alliés d'États sédentaires, appréciés tant pour leur aide dans des campagnes militaires contre des ennemis que pour leur potentiel économique, comme dans le cas des relations avec le Damagaram, État formé au nord du califat au début du XIX^e siècle, et de plus en plus puissant et insupportable, vers la fin. Ou bien les Touareg pouvaient être des ennemis dévastateurs, comme en témoignent les destructions auxquelles ils se livrèrent dans le Borno pendant les premières années du XIX^e siècle.

Le Sahara méridional a joué, d'autre part, le rôle d'un réservoir de savoir islamique dont l'impact sur la savane a été continu au cours des siècles, et particulièrement pendant le XIX^e³⁸. Un certain nombre de régions en bordure du désert, notamment le Soudan central, le bassin du Sénégal, le delta intérieur du Niger, et le bassin du Tchad, fournissaient des céréales aux populations voisines dans le désert; et ces liens économiques favorisèrent l'échange d'idées. La caractéristique des sociétés du Sahara méridional était une division entre lignées de guerriers et lignées de saints: les premiers aspirant à la guerre et à la politique, les seconds cultivant une idéologie pacifiste, ayant l'expérience du commerce et une tradition intellectuelle partagée. Comme la structure segmentaire elle-même, cette bipartition était un

36. P. E. Lovejoy et S. Baier, 1975; P. E. Lovejoy, 1978; J.-P. Smaldone, 1977, p. 39-68.

37. P. E. Lovejoy et S. Baier, 1975, p. 564-571.

38. C. C. Stewart, 1976a.

modèle de société, plutôt qu'une description de la réalité; si bien que seuls les plus saints d'entre les saints s'abstenaient effectivement de prendre part aux combats, et que des familles de guerriers entraient dans le commerce, bien qu'elles fussent moins spécialisées dans cette activité que les familles religieuses. Néanmoins, les lignées religieuses *zāwiya* de Mauritanie, les religieux *kunta* de la boucle du Niger et les *inislimin* parmi les Touareg étaient versés dans les deux sciences politiquement utiles du *fiqh* [jurisprudence] et du *taṣawwuf* [mysticisme]. Comme les lignées religieuses de la Sanūsiyya ou marocaines, elles exerçaient la fonction estimée de médiation et d'arbitrage, et leurs activités avaient des aspects économiques, politiques et savants. Leurs membres maintinrent et développèrent la science islamique au cours des siècles, et leur influence s'étendit au sud du désert, où l'érudition saharienne agit à la fois sur la tradition quiétiste et la propagation de l'islam par des réformateurs militants.

Conclusion

Le XIX^e siècle a été une époque de changements spectaculaires dans le désert. L'occupation française de l'Algérie a mis en pièces l'unité économique de l'Afrique du Nord en faisant prendre au commerce transsaharien des routes situées à l'est et à l'ouest de l'Algérie, et en désorganisant le trafic caravanier le long de la bordure septentrionale du désert. L'avance de l'armée française a été une manifestation directe et immédiate de l'impact de l'Europe; plus lointaine, sinon moins réelle, était sa présence ailleurs, du fait des variations du commerce transsaharien, dans son volume et dans sa composition. À la fin du siècle, le commerce transsaharien, avec les revenus et la fourniture facile de main-d'œuvre qu'il représentait, s'était presque effondré. Son importance dans la vie des nomades tend à montrer le besoin de recherches complémentaires sur les effets des changements qu'il a subis et sur son déclin: quel a été l'effet de la formation de l'État gouverné par 'Abd al-Kādir de part et d'autre d'une grande route est-ouest? Comment les populations du désert ont-elles exactement réagi aux vicissitudes du commerce? Comment le déclin du commerce a-t-il influé sur la résistance? L'occupation française du désert a en outre introduit un nouveau facteur militaire dans les relations entre les peuples du désert et le monde extérieur. Les nomades pouvaient, grâce à leur mobilité, choisir entre plusieurs formes de résistance, capables de se cristalliser autour des chefs musulmans et des ordres religieux; mais l'aridité du milieu limitait souvent la liberté de groupes ou d'individus dont les ressources étaient communes, en leur offrant le choix entre la résistance et la survie. Un autre sujet qui mériterait des recherches plus approfondies est l'effet inégal et varié de la pénétration économique européenne sur les économies régionales en bordure du désert, dans le Maroc présaharien qui était dominé par l'expansion des Aït Atta, dans le Maroc côtier, où les relations économiques à travers l'Atlas et à travers le Sahara chancelèrent sur leur base, en Algérie, où les activités des

Français prédominaient, au nord du bassin du Sénégal, où les exportations de gomme exacerbaient les intérêts en concurrence parmi les groupes maurés, au nord de la boucle du Niger, dans le califat de Sokoto, où la puissance économique doit être considérée compte tenu de l'abolition de la traite atlantique des Noirs ainsi que de l'islamisation et de la centralisation dans la région, dans le bassin du Tchad, et, à l'est, où l'expansion du Wadaï transforma à la fois le désert au nord et la forêt au sud. L'histoire de chacune de ces régions soulève une série de questions sur des sujets tels que les changements dans la stratification sociale, les similitudes et les différences dans la réaction à l'armée française, et la direction de la réorientation des économies régionales. Une autre tâche pour les chercheurs sera, comme Charles Stewart l'a suggéré, d'apporter des détails sur les liens religieux entre le Sahara méridional et l'Afrique de l'Ouest et centrale, considérés du point de vue de l'unité religieuse, politique et économique dans ces régions bordant le désert³⁹.

Un thème qui se retrouve d'un bout à l'autre de l'histoire du désert est l'influence universelle du climat, la sécheresse ou la surpopulation chassant les nomades des régions arides, et les attirant sur des terres plus fertiles aux confins du désert, ou vers des zones situées à une plus grande altitude, et mieux arrosées. Les données climatiques existantes n'autorisent que les conclusions les plus générales en ce qui concerne le XIX^e siècle : tout ce que l'on peut dire, c'est que ce siècle n'a pas connu de catastrophes comme celles du milieu des XVII^e et XVIII^e siècles, ou comme les sécheresses qui ont frappé le Sahel entre 1911 et 1914, et entre 1969 et 1973 ; que, malgré l'absence de périodes de sécheresse dévastatrices sauf dans le bassin du Tchad dans les années 1830, le début du XIX^e siècle a été en moyenne plus sec que la période de 1600 à 1800 ; et qu'une certaine humidité a reparu entre 1870 et 1895 ; mais que les conditions climatiques se sont dégradées vers la fin du XIX^e siècle jusqu'à aboutir à la sécheresse du début du XX^e⁴⁰. Ces indications générales masquent évidemment une quantité de variations locales et régionales. Des données détaillées sur le climat permettraient de mieux comprendre de nombreux aspects de l'activité humaine ; et en particulier les rapports de cause à effet entre la disette d'une part, et les guerres, les migrations et la stratification sociale, de l'autre ; mais on ne peut que déplorer le manque, presque total, de telles informations.

39. C. C. Stewart, 1976*a*. Pour une étude des liens économiques entre le désert et la savane au nord du cours moyen du Niger, voir R. Roberts, 1978.

40. S. E. Nicholson, 1976, p.98-158; 1980.